

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

7 octobre 1918

On ne parle, en ville, que des événements d'hier. J'ai beaucoup interrogé autour de moi et les opinions que j'ai recueillies peuvent, je crois, se classer comme suit : l'immense majorité des gens croient que la paix est proche, mais quelques-uns soupçonnent cependant l'Allemagne de jouer double jeu cette fois encore et partent de là pour conclure à un rejet des propositions du chancelier. D'autre part, si tout le monde est unanime à se réjouir de voir apparaître l'aurore de la paix, ils sont nombreux, cependant, ceux dont la joie n'est pas sans mélange et qui disent : « *La paix dans les circonstances actuelles, c'est beau, sans doute, mais avec quel courage nous aurions souffert pendant six mois de plus pour voir l'Allemagne dévastée, ruinée et massacrée, comme elle a dévasté, ruiné et massacré la Belgique* ».

* * *

Des milliers d'évacués français sont arrivés depuis deux jours à Bruxelles, chassés de Roubaix, de Lille et des localités voisines par les Allemands

qui ont contraint tous les hommes, de 18 à 50 ans, de quitter leur foyer et de s'en aller à Bruxelles, « à pied », en suivant un itinéraire imposé. Les femmes, les enfants et les vieillards devaient, paraît-il, être transportés par chemin de fer. Où ? On l'ignore. Et voilà des milliers de ménages détruits et en proie, outre les douleurs de l'exil et la ruine, aux angoisses de l'absence et de la séparation.

Les hommes ainsi évacués étaient presque tous pesamment chargés de ce qu'ils possédaient de plus précieux et sont arrivés à Bruxelles épuisés, après huit jours. J'ignore si les autorités bruxelloises ont été prises à l'improviste, de même que le Comité national (**Note** : de Secours et d'Alimentation), mais rien ne semble avoir été fait pour éviter à ces malheureux l'épreuve supplémentaire de se trouver dans une ville inconnue sans abri et sans pain. Deux jours après leur arrivée, certains de ces pauvres gens ignoraient encore où trouver la botte de paille qui leur eût permis d'étendre leurs membres endoloris, et où se procurer leur ration de pain, que seul le «*Comité national*» avait pouvoir de leur octroyer. Car, ne l'oublions pas, à l'heure actuelle, ni pour or ni pour argent, vous ne trouveriez un pain à acheter dans toute la ville.

De ces gens, bon nombre avaient travaillé pour les Allemands. Et ils disaient d'une voix infiniment triste et lasse :

- *Nous n'aurions pas cru cela : Berlin nous traitait mieux que Bruxelles.*

L'un d'eux ajoutait :

- *Il n'y a qu'une chose qui nous console et c'est qu'en nous évacuant cette fois-ci, les Boches avouent qu'ils reculent. Dès lors, notre épreuve ne sera plus bien longue ...*

(pages 493-494)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>